

---

Anna Gibson

## Mistral et pluie, premières fois

*Anna Gibson était invitée, lors des dernières Assises de la traduction littéraire en Arles, à participer à une table ronde sur la traduction du roman irlandais contemporain. Ce fut pour elle l'occasion d'une découverte : la communauté des traducteurs.*

Je n'étais jamais venue. Je ne connaissais personne. Je ne sais pas ce que j'attendais en Arles. J'ai été surprise. Devant cet étonnement (si étonnant en soi) j'ai dû me rendre à l'évidence : que je traînais sans le savoir une image triste et fausse de ce qu'est un traducteur. J'imaginai, je crois, qu'il y avait d'un côté de grandes figures inaccessibles, plus lointaines que de lointaines étoiles (Jacottet) et de l'autre un peuple de solitaires bizarres parmi lesquels je me rangeais, et puis des *professeurs* à l'image de celui qui, à l'école, nous infligeait ses *versions* comme autant de prétextes à des pinaillages sans fin, d'un ennui à dormir debout pendant que les feuilles tombaient des arbres dans la cour et que s'affirmait cette certitude : la vraie vie était ailleurs. Comme c'est étrange. Que j'aie obscurément entretenu ce cliché, sans désir d'aller voir, comme si je redoutais, au contact des *collègues*, de retrouver les pinaillages, l'atmosphère confinée de la salle de classe éclairée au néon, l'ennui à couper les ailes, les remontrances – comme si je craignais d'être rappelée à l'ordre.

Ce n'était pas clairement formulé. J'ai presque honte d'en parler à présent, mais comment expliquer sinon ma surprise ? De découvrir en lieu et place de pauvres diables rasant les murs, en lieu et place de tristes barbons confits en arrogance syntaxique, une caravane de gens divers,

incroyablement, dont l'allure à elle seule donnait envie d'aller voir chacun, chacune, et de lui parler (ce n'était pas difficile). De découvrir cette ambiance électrique et cette douceur en même temps, d'un long usage familier – à croire que cette communauté existait d'évidence, depuis longtemps. Je n'en revenais pas. Comme un puzzle qui se mettait en place l'air de rien tandis qu'on prenait un café avec l'un, avec l'autre, dans un bar ou dans un autre, tandis que se dessinaient des trajectoires singulières, où je croyais voir surgir en transparence quelque Babel mystérieuse dont chacun ici semblait à la fois le dépositaire et le témoin.

J'ai découvert pour la première fois peut-être que le beau nom de *passeur* n'était pas un vœu pieux, une formule rituelle réservée aux grandes occasions. C'était la réalité même. Et j'ai compris qu'il y avait un monde, là, de réseaux ténus, d'amitiés, de correspondances. Un monde parallèle. Pas secret, non ; mais discret. À peine visible. Un flot de résistance – à quoi ? à l'enfermement dans la langue unique par exemple, télévision, village planétaire et Macdo pour tout le monde. Je savais qu'un *village planétaire* ne pouvait exister qu'ainsi : une fraternité d'individus farouches, ennemis du nivellement, unis par leur goût absolu de l'altérité et rien d'autre. J'ai découvert que cette fraternité existait.

Il s'est passé tant de choses dans les marges, au cours de ces trois jours, que les événements prévus au programme... ç'en était presque trop. Trop de richesses d'un coup, trop d'horizons ouverts en même temps. C'était la première fois, je n'ai pas eu le temps de m'habituer. À voir le propos situé ainsi d'emblée à un niveau où il n'était plus question de revendication avant tout, ni même de littérature; mais de parole, et de gens qui ont leur vie là, simplement.

Kim Lefèvre parlant des écrivains vietnamiens, évoquant avec discrétion « l'influence de la France et, plus tard, de la pensée marxiste ». Abîme entrevu, aussitôt recouvert. Batia Baum, debout frêle recevant son prix face à la salle comble plongée dans l'obscurité, puis soudain, la voix modulée, puissante, le yiddish résonnant dans le silence de deux cents personnes retenant leur souffle, attentives, immobiles. Michel Volkovitch parlant de ses chers poètes grecs et des papiers qu'il pliait, la nuit, pour faire ses petites plaquettes, à l'époque où il connaissait tous ses lecteurs « par leur prénom ». Cette certitude, tout à coup, en l'écoutant : *l'audace est possible*. Bernard Hoepffner, ses lectures latines depuis un an pour se préparer à traduire Robert Burton. Bertrand Fillaudeau évoquant son travail d'éditeur – la sécheresse, la précision du propos. Pas de flonflons ici, à quoi serviraient-

ils ? Rémy Lambrechts s'étonnant de ce qu'on puisse dire tardives (œuvres tardives) mais non têtives, qu'on ne puisse pas dire en retôt, alors qu'on dit bien en retard. Énigmes françaises. Et tous les autres : Michèle Albaret-Maatsch que je connaissais déjà, la seule, qui aurait pu d'un mot dissiper mes préjugés fumeux (mais nous n'en parlions jamais, de nos traductions) ; Elsa Cross, Michael Edwards, Friedhelm Kemp, Cesare Greppi, Simizu Sigeru, Ahmet Soysal... bien d'autres encore, que je n'ai pas entendus, trop recue de mots pour assister à d'autres conférences, d'autres conversations. Sentiment fugitif, irrationnel, de la *grandeur de la France* en écoutant les uns et les autres s'exprimer dans cette langue bien connue, effleurée soudain par un invisible tuteur, grâce à eux, grâce à ces *étrangers*. Grandeur de la France ? La leur, plutôt. Mais tout de même... Une grande culture... Trêve de flonflons.

Et dans les quelques ateliers où je me suis glissée furtivement (toujours la peur des salles de classe), j'ai retrouvé une expérience oubliée. C'était il y a longtemps, un petit groupe d'aficionados de première bourre, nous avons décidé d'étudier *The Waste Land*. Notre roi-mage était poète, il s'appelait Pendleton. Après un certain temps les heures n'ont plus suffi, nous nous sommes transportés chez lui et c'est là, entassés dans son salon, que nous avons poursuivi le décryptage, un hiéroglyphe après l'autre. Nous étions très heureux, nous osions à peine nous regarder. Le souvenir m'est revenu en écoutant Philippe Di Meo, Florence Dupont. Cette concentration studieuse, des minutes suspendues, hors du temps. Cette ambiance monacale, ce décor austère du plaisir. Plaisir caché, invisible pour les autres.

Lundi soir. Chacun est reparti par le train ; en quelques minutes, il n'y a plus personne. Nous restons là, Curt et moi, dans la ville désertée rendue à ses touristes – des Américains dans un bar, dont l'un s'est mis au piano et nous joue « Sous le ciel de Paris ». Le mistral fait tourbillonner les feuilles des platanes sur la place. Curt, qui n'a cessé depuis que nous sommes là de promener son regard de peintre sur l'étrangeté d'Arles, dit que ce vent a de quoi rendre fou n'importe qui, que l'âme instable de Van Gogh n'aurait pas pu choisir un pire exil. Peut-être, peut-être. Je l'écoute à peine. Pour moi ces trois jours de pluie et de mistral... comment les décrire ? une trouée lumineuse. L'envie de travailler, mieux qu'avant, de placer la barre plus haut et ainsi de suite ? Oui, mais surtout : la fin d'un isolement. La fin d'un certain frileux repli sur soi ; à la place, une solitude toute neuve, plus belle de se savoir partagée. Une dignité. Un orgueil, même. Secret.